

Quand le quotidien devient symbole

Je suis dans l'avion qui me conduit à Montréal. Je vais participer à un congrès « La Beauté, une alternative au mythe du progrès » (1). Mes voisins sont devant leur écran et mon regard est vite happé par les images qui défilent, insonores, sans que je puisse en saisir le sens, me donnant l'impression d'un déroulement fragmenté, séquencé, non relié. Je me prépare dans cet espace temps particulier, entre terre et ciel, à écrire cet article pour la revue « Souffle ». Abécédaire du vivant. Comment décliner la vie ? Comment revenir aux fondamentaux, à la source, à cet unique essentiel ?

Se mélangent alors dans mon esprit cette méditation de Jean Giono dans « Les vraies richesses » (2), son interrogation devant les citadins parisiens déformés par leur mode de vie : « *Il y en a qui n'ont plus senti de terre sous leurs pieds depuis qui sait combien !* » et la sagesse amérindienne dans laquelle je me suis replongée pour me préparer à ce congrès : « *La plupart des gens ne sentent jamais la terre sous leurs pieds, ne voient pas pousser les plantes autrement qu'en pots, et leur regard ne se portent pas au-delà des lumières de la ville, pour saisir le charme d'un ciel de nuit parsemé d'étoiles* » (3).

Tout cela résonne d'autant plus en moi que je viens, pendant dix jours, de diriger un séjour adapté, au Domaine de Mestré Gouny, belle propriété agricole, aux portes de Toulouse où commence l'aventure de fondation d'un lieu d'accueil. Le pari de ce temps de vacances, réunissant principalement des personnes qui, de par leur handicap, leur fragilité, leur histoire vivent tout au long de l'année, dans des foyers, des institutions, consistait justement à leur donner l'occasion de faire l'expérience de cette « reliance » nécessaire à la terre, aux éléments ; à vivre simplement les choses simples ; à retrouver le plaisir des actes de la vie quotidienne, la saveur de l'instant présent, sans autre finalité que d'être là. Cela n'est rien, peut sembler d'une banalité déconcertante, si banal qu'il paraît superflu de s'y attarder. Cependant quand je revois le visage de Monique exprimant sa joie d'avoir pu pour une fois cuisiner elle-même et pour d'autres, où celle de Cécile d'avoir découvert qu'il était possible de cueillir les légumes et de les manger, de Marc d'avoir dégagé les arbres des lierres qui les étouffaient, de Bastien d'avoir dessiné de nouvelles plates-bandes dans le jardin potager, confiant le menton sur sa bêche : « *J'ai réfléchi à ma voie. Je l'ai trouvée. C'est la simplicité. Vivre simplement. Prendre la vie comme elle vient* », je me dis que ce quotidien est digne d'une attention particulière, qu'il contient même une vertu à cultiver, qu'il est une porte précieuse pour décliner la vie dans toutes ces composantes. Peut-être parce que, comme le vivait Jung à Bollingen : « *Ces travaux simples rendent l'homme simple. Il est si difficile d'être simple !* » (4) et plus encore quand la psyché fait ressentir ses ombres et complexités.

Me reviennent également les quelques mots donnés par Amandine, en lançant un dernier regard vers le jardin potager, un peu comme un secret du cœur, livré à la volée avant le départ : « *Le travail du jardin, ce séjour m'ont recentrée. J'ai l'impression que ma colonne vertébrale s'est redressée* ». Les pieds dans la terre, attachant avec soin et minutie les plants de tomates, elle avait découvert une nouvelle position et pouvait aller avec confiance vers sa destination.

Ma pensée s'attarde maintenant au travail des ateliers d'écriture animé pendant l'année. Je revois défiler les lettres de l'alphabet que nous avons pris le temps de redécouvrir, une à une comme une énigme à déchiffrer, comme un signe hérité des temps. En jouant avec ces vingt-six lettres, en prenant le temps de les recevoir comme pour la première fois, nous avons pu y retrouver, chacun à notre manière, leur puissance symbolique. Elles nous ont introduits dans un voyage où nous avons puisé la vie, le souffle, le verbe. Elles nous ont plongés dans le très lointain et le très proche, dans l'insaisissable et le saisissant, instaurant un mouvement

intérieur qui renvoie à l'ailleurs et nous ramène au-dedans, au « Je ». « *Il n'y a de connaissance de nos profondeurs que symbolique.* » dit Eloi Leclerc.

En faisant mémoire de ces moments, de ces visages, de ces paroles l'intuition qui est à l'origine de la fondation de Mestré Gouny se renforce, devient en moi de plus en plus concrète. Je redécouvre avec émerveillement qu'il est effectivement des conditions qui nous fertilisent, qui nous font grandir en humanité, qui nous permettent de prendre pied dans l'existence et de construire avec audace, pas à pas, notre destinée. Art de la présence, jeu de la relation où ensemble et personnellement il nous est donnée de nous éprouver plus grand, plus large que tout ce qu'il est possible d'imaginer. C'est dans ce silence et cette simplicité que vient s'enraciner tout acte de création authentique, de symbolisation, parce que la vie est là, qu'elle neaspire à rien d'autre qu'à se communiquer.

Faire de tout acte quotidien un rite, un rite sacré et vivant, qui recrée le monde pour le mener vers son accomplissement, pénétrer toujours plus avant dans cette dimension symbolique qui fonde notre être, habitat premier de l'homme, qui le délivre du chaos, de la dissociation destructrice là est probablement l'enjeu de notre pratique. Je rejoins par là, Maurice Bellet, dans ces belles pages sur la réouverture symbolique, où il dépeint l'espace symbolique comme le « *lien du corps et de l'âme, du masculin et du féminin, du « je » et de tous, de l'homme et de l'univers, de la Terre et du Ciel* » (1) *On classe "ce symbolique"-là dans le marginal ou l'accessoire. (1) Or il s'agit de l'essentiel, des premières nécessités proprement humaines. La nourriture par exemple, déliée de tout lieu symbolique, devient in-mangeable".*

(1) 8^{ème} congrès international « Et si la Beauté pouvait sauver le monde ? » qui rassemble des hommes et des femmes partageant la même conviction : le beau agit en profondeur, il redonne à l'homme dignité et espérance. (site congres-beaute.org)

(2) p 39 de Jean Giono de Les vraies richesses - Editions Rombaldi - 1977

(3) p 29 de Taganda Mani de extrait de « Pieds nus sur la terre sacrée » de Textes rassemblés par T.C McLuhan- Photos de Curtis- Ed Denoël

(4) p 263- C.G Jung - Ma Vie, souvenirs, rêves et pensées. Recueillis et publiés par Aniela Jaffé (1961), traduit de l'allemand par Roland Cohen et Yves le Lay de Gallimard 1996

(5) p73 de p 74 de La quatrième Hypothèse de Ed Desclée de Brouwer - 1970

Présentation

Marie-Claire GRASSET est psychologue clinicienne. Elle a fondé en 2001 l'association Domino qu'elle préside. Cette association, implantée dans la région de Toulouse, a comme vocation de révéler à toute personne qu'elle est créatrice et que sa vie peut-être une œuvre d'art, qu'elle fait partie intégrante de la société qu'elle que soit sa situation, son handicap mentale ou psychique. L'association Domino propose différents ateliers, stages ou séjours artistiques : théâtre, peinture, musique, où chacun peut expérimenter qu'il est capable de beauté. Domino fonde actuellement au Domaine de Mestré Gouny, un centre d'accueil, une « Hospitalité de la beauté » unissant vie quotidienne et travail artistique.

Texte sur le X

X « 4 V qui convergent
comme un arbre qui s'embrase
à la recherche du ciel et de la terre,
les pieds en terre
les bras dans la joie du ciel
et au point de rencontre
le bruissement du cœur qui crépite
enflamme la pensée, la volonté, le désir
transperce l'écran qui te sépare de ta Vie. »